

FERREIRA, Marieta de Moraes. Defis et dilemmes de l'histoire orale au cours des années 90: le cas du Brésil. In: MATERIAUX pour une histoire culturelle du Brésil: objets, voix et memoires / Ouvrage dirigé par Kátia de Queirós Mattoso. Idelette Muzart Fonseca dos Santos et Denis Rolland. Paris: L'Harmattan, 1999. p.93-106.

Publicado anteriormente como: \_\_\_\_\_. Desafios e dilemas da história oral nos anos 90: o caso do Brasil. **História Oral**. São Paulo, n° 1, p.19-30, jun. 1998.

## **DEFIS ET DILEMMES DE L'HISTOIRE ORALE AU COURS DES ANNEES 90 : LE CAS DU BRESIL**

*Marieta de Moraes Ferreira*

### **I- INTRODUCTION**

Comme on le sait, l'histoire orale, depuis son apparition au cours des années 60, a connu un développement important dans les pays d'Europe Occidentale et aux Etats-Unis. La preuve en est que les rencontres internationales ont toujours eu leur siège dans ces régions et que la présence de chercheurs asiatiques, africains ou latino-américains y est faible.

Dans ces pays, on le sait aussi, l'enracinement premier de l'histoire orale ne situe pas dans les milieux universitaires, mais essentiellement au sein des mouvements sociaux. Son but initial, comme on l'a déjà maintes fois souligné, fut de « donner la parole aux exclus et aux marginalisés ». Comme les pays dits « en voie de développement » se caractérisent justement par l'exclusion des grandes masses de travailleurs qui y vivent, ils devraient donc en principe constituer un champ privilégié pour le développement de l'histoire orale des exclus. Or celle-ci n'y a fait l'objet que d'un développement tardif, lent et discontinu.

Comment expliquer les difficultés d'expansion de l'histoire orale dans des pays où elle semblait jouir d'un développement potentiel favorable ? Nous allons essayer de répondre à cette question en prenant comme référence le cas du Brésil.

Dans ce pays, les premières expériences systématiques dans le domaine de l'histoire orale datent de 1975. Elles ont pour origine l'enseignement de spécialistes nord-américains et mexicains financés par la Fondation Ford qui sont venus à la Fondation Getúlio Vargas de Rio de Janeiro donner des cours destinés à un public pluri-institutionnel de professeurs et de chercheurs en histoire ou en sciences sociales. Ces cours avaient deux buts: diffuser l'usage d'une méthodologie, de manière à favoriser l'implantation de programmes d'histoire

orale dans différentes universités et centres de recherche répandus dans tout le pays, mais aussi privilégier la recherche consacrée aux thèmes locaux. Ils avaient en outre pour but de susciter la création d'une association d'histoire orale destinée à favoriser l'implantation de voies régulières de communication entre chercheurs.

Vingt ans ou presque se sont écoulés et si le bilan de ces premières initiatives se montre positif, il se situe toutefois nettement en deçà des objectifs originels.

Il est vrai que la pratique de l'histoire orale a peu à peu gagné de nouveaux adeptes, mais cela s'est fait de façon précaire et désorganisée. Deux ambitions n'ont pu être concrétisées: la construction d'un réseau de programmes d'histoire orale au sein des différentes institutions ou états de la Fédération et la création d'une association permettant un échange régulier entre chercheurs se consacrant à ce domaine. Néanmoins, à la fin des années 80 et tout particulièrement à l'époque de l'ouverture politique ( quand après vingt ans de dictature, le régime militaire instauré en 1964 commença à quitter la scène), un nombre croissant de programmes vit le jour, aussi bien dans des universités que dans des institutions consacrées à la préservation de la mémoire. Parallèlement, le nombre de chercheurs ayant fait usage de la méthodologie de l'histoire orale, que ce soit pour un mémoire de maîtrise ou pour une thèse de doctorat s'accrut de façon significative. Il est toutefois difficile de faire une évaluation du résultat de ces travaux car leurs sources ne sont pas uniquement orales.

Le comportement des programmes institutionnels s'est donc révélé assez irrégulier. Si certains sont parvenus à s'affirmer, ont réuni des fonds documentaux importants et produit des recherches significatives, beaucoup, par contre, se sont limités à un amoncellement de cassettes entassées sans classement dans un quelconque dépôt, sans qu'un projet de recherche leur serve d'épine dorsale. Par ailleurs, l'histoire orale a aussi été confrontée à des problèmes dans les milieux universitaires où des résistances et des indifférences se sont manifestées. Si les historiens lui ont opposé une forte résistance, les anthropologues ou les sociologues ont plutôt fait preuve d'une certaine indifférence à son égard, dans la mesure où l'utilisation témoignages oraux constituait pour eux une pratique ancienne de leurs différents champs disciplinaires.

Jusqu'au début des années 90, le tableau au Brésil pouvait se résumer ainsi : l'histoire orale n'avait pas place dans le curriculum des cours universitaires, elle

suscitait peu de réflexion et n'apparaissait guère dans la programmation de séminaires ou de symposiums.

Plusieurs types de facteurs peuvent rendre compte de ces obstacles à la légitimation de l'histoire orale au Brésil. On peut identifier, d'un côté, des questions d'ordre politique et économique et, de l'autre, certaines caractéristiques propres à la conception même de l'histoire qu'avaient la majorité des milieux universitaires brésiliens.

En premier lieu, on pourrait dire que le régime dictatorial militaire qui s'est imposé au long de deux décennies a fortement inhibé l'implantation et la consolidation de programmes basés sur des entretiens. La peur de témoigner, surtout quand il s'agissait d'opposants au régime, constituait un obstacle concret et essentiel.

Un deuxième aspect à considérer en ce qui concerne particulièrement l'histoire touche au structuralisme, paradigme dominant des dernières décennies. Il s'agit là d'un phénomène amplement signalé et qui ne se limite pas au Brésil. Or, selon la perspective structuraliste, ce qu'il importait avant tout, c'était d'identifier les structures qui, indépendamment des perceptions et des intentions des individus, commandaient les mécanismes économiques, organisaient les rapports sociaux, engendraient les formes du discours.

En valorisant les processus de longue durée, les tenants de cette manière de « faire de l'histoire » attribuaient une valeur fondamentale aux sources sérielles et aux techniques de quantification. Par contre, en donnant une importance mineure à l'analyse du rôle des individus, de la conjoncture, des aspects culturels et politiques, ils disqualifiaient l'usage des récits personnels, des histoires de vie et des biographies. Ils condamnaient leur subjectivité, émettaient des doutes sur les points de vue déviants qu'à leurs yeux elles véhiculaient, soulignaient la difficulté qu'il y avait à obtenir des récits dignes de confiance. Ils soutenaient enfin que les témoignages personnels ne pouvaient pas être considérés comme représentatifs d'une époque ou d'un groupe puisque l'expérience individuelle n'exprimait qu'une vision particulière et qu'elle ne permettait pas de généralisations. Il est inutile de dire que cette position aboutissait à une exclusion radicale des sources orales du champ de recherche des historiens.

Dans une telle perspective l'étude des périodes récentes, que certains historiens appellent *histoire du temps présent*, ne pouvait que susciter des méfiances.

L'histoire du temps présent a forcément affaire à des témoins vivants. Ceux-ci peuvent contrôler et contester les chercheurs car ils ont sur eux l'avantage de pouvoir affirmer qu'ils étaient présents lors du déroulement des faits évoqués. Les adversaires de l'histoire du temps présent soutenaient qu'il était nécessaire au chercheur de se situer à une certaine distance temporelle de son objet afin d'en avoir ce que les historiens appellent une *vision prospective*. Ainsi, en choisissant de ne se pencher que sur des processus historiques dont le dénouement était déjà connu, le corps des historiens entendait mettre obstacle à tout travail sur les époques récentes car il craignait que l'objectivité de la recherche n'y souffre de compromis.

Telle était aussi au Brésil la conception prédominante, aussi bien dans les universités que parmi les chercheurs. Il en résultait évidemment des résistances profondes à toute utilisation de sources orales et plus encore au développement de la méthodologie de l'histoire orale. Quiconque voulait réaliser un travail dans ce domaine devait faire face à toutes sortes de critiques et de remises en question, particulièrement si le thème étudié avait un rapport avec les classes dominantes ou les élites politiques.

Au début des années 90, cette situation a subi de profondes transformations qui ont donné lieu à un véritable *boom* de l'histoire orale. On peut l'expliquer par les changements survenus dans le champ même de l'histoire. En effet, le paradigme structuraliste s'est rompu au moment précis où des transformations plus générales survenaient au sein de la société brésilienne dans son ensemble.

Que s'est-il alors passé dans le domaine de la recherche historique? On peut dire, dans les grandes lignes, que l'on a assisté à une revalorisation de l'analyse qualitative et à une reconnaissance de l'importance des expériences individuelles. En d'autres mots, on observa alors chez les historiens plusieurs glissements: des structures vers les réseaux, des systèmes de position vers les situations vécues, des normes collectives vers les situations singulières. Parallèlement, on a pu observer un regain d'intérêt pour l'histoire culturelle, une renaissance des études du domaine politique et une acceptation définitive des études sur l'époque contemporaine.

De nouvelles voies s'ouvrirent alors à l'étude de l'histoire du XX<sup>ème</sup> siècle, grâce en particulier à l'approfondissement du débat concernant les rapports entre passé et présent en histoire et grâce aussi à la désuétude dans laquelle tomba l'idée qui

identifiait tout objet historique à un passé révolu dont il était impossible de faire une réinterprétation en fonction du présent. Un aspect très significatif de ce mouvement fut l'expansion des débats concernant la mémoire et ses rapports avec l'histoire. Ils stimulèrent le rejet d'une vision déterministe qui mettait l'accent sur les limites de la liberté humaine et rendirent acceptable le fait que les acteurs construisent leur propre identité. Ils ont aussi montré d'une façon dépourvue d'équivoque que le passé est construit selon les nécessités du présent et que, par conséquent, il est possible d'en faire un usage politique.

Ces nouvelles perspectives ont évidemment élargi l'horizon de l'histoire orale: les critiques traditionnelles ont pu être neutralisées par de nouveaux arguments. Selon eux, loin de disqualifier une recherche, les distorsions et le manque de véracité attribués aux témoignages pouvaient être analysés sous un angle rénovateur et constituaient en fait une source supplémentaire de signification pour le chercheur.

Les transformations survenues dans le champ de la recherche historique (spécialement en France) eurent pour résultat un dynamisme renouvelé de ce champ qui se traduit par une grande vitalité du marché éditorial, par une rénovation des cours de troisième cycle, par une augmentation significative du nombre des chercheurs et des professeurs ainsi que par un intérêt croissant de la société en général face aux thèmes historiques. Dans le cas brésilien, ces changements eurent d'important réflexes sur le profil des cours d'histoire qui élargirent leurs lignes de recherche, intégrèrent de façon définitive l'étude du temps présent et ouvrirent un espace à l'histoire orale.

Il ne faut pas non plus oublier qu'au cours des années 90 la société brésilienne a pu renforcer sa pratique démocratique. Le temps était loin où l'on considérerait risqué de parler, l'époque était révolue où on voyait d'un mauvais oeil toute modalité d'histoire qui ne soit pas celle des structures économiques. La curiosité augmentait et on voyait affleurer l'intérêt de la société tout pour la reconstitution de la mémoire collective et individuelle.

## **II TENDANCES DE L'HISTOIRE ORALE AU BRÉSIL**

Dans ce mouvement d'expansion de l'histoire orale au Brésil au cours des années 90 on peut détecter dès lors trois grandes lignes pour le travail de l'historien: l'histoire orale universitaire, l'histoire orale communautaire et l'histoire orale des

entreprises. Notre propos est de situer ces trois tendances tout en montrant les défis et les dilemmes qui caractérisent chacune d'entre elles.

## **1. L'histoire orale universitaire: qui la fait et pour qui?**

Comme nous l'avons déjà exposé, l'histoire orale a été introduite au Brésil par les milieux universitaires, dans les centres de recherches et dans les universités. Les programmes d'histoire orale implantés à partir des années 70 constituaient un effort dans le but de rassembler des fonds de témoignages au sein des différentes parties de la société brésilienne. Ceux-ci avaient pour but de permettre une connaissance accrue de la vie politique du pays et de révéler ce qui entravait l'accès de la grande majorité de la population aux bénéfices de la citoyenneté.

Mais l'histoire orale se diffusait au-delà des programmes institutionnels, notamment parmi des chercheurs individuels qui préparaient un mémoire de maîtrise ou une thèse de doctorat. De jeunes chercheurs autonomes se mirent à réaliser des entretiens d'histoire orale dans le cadre de leurs recherches en sciences sociales ou en histoire lorsqu'ils exploraient des thématiques liées à l'histoire de la classe ouvrière, à celle de minorités, à celle d'usines, de quartiers ou à celle de groupes marginalisés (tels que les noirs ou les femmes).

Le *boom* de l'histoire orale des années 90 que nous venons d'évoquer s'est non seulement traduit par l'implantation de cours consacrés à la discussion de l'histoire orale mais aussi par l'organisation d'une multiplicité de séminaires. De telles rencontres permirent aux chercheurs brésiliens d'établir et d'approfondir des contacts avec leurs collègues étrangers et avec des programmes consacrés au niveau international. Elles ont suscité par là l'ouverture d'importants canaux de communication ouvrant la voie au débat et à l'échange d'expériences.

Sur l'initiative d'institutions universitaires et de l'Association Brésilienne d'Histoire Orale, trois grandes rencontres ont été réalisées au Brésil au cours des dernières années : la Deuxième Rencontre Nationale d'Histoire Orale (Rio de Janeiro, 1994), la Première Rencontre Régionale du Sud et du Sud-Est (São Paulo/Londrina, 1995) et la Troisième Rencontre Nationale (Campinas, 1996).

La première de ces rencontres a été amplement divulguée, ce qui a exigé un travail ardu en raison de la dispersion des chercheurs qui font usage de l'histoire

orale au Brésil. Elle a réuni 250 chercheurs parmi lesquels 60 ont présenté un *paper*. On a pu y constater combien était forte la présence de la communauté universitaire dans les projets d'histoire orale en cours dans le pays et le peu d'expressivité de la participation de groupes syndicaux, d'associations de quartiers, d'entreprises ou même d'archivistes. Parmi les participants, les titulaires de doctorat ont largement prédominé alors que la présence d'étudiants de deuxième ou de troisième cycle s'est révélée inexpressive. En ce qui concerne la formation de ces participants, contrairement à ce qui se passait dans les années 80, quand les chercheurs utilisant l'histoire orale étaient en majorité des chercheurs en sciences sociales, on a constaté la présence d'une majorité d'historiens. Quant au contenu thématique des travaux présentés, il n'a pas été fait mention d'un nombre significatif d'études consacrées aux classes populaires. Ce que l'on a observé en vérité, c'est l'apparition de thèmes encore peu explorés comme ceux consacrés aux mouvements intellectuels, aux bureaucrates, aux militaires ou aux institutions.

A la Deuxième Rencontre Régionale du Sud et du Sud-Est on a observé une fois de plus la présence massive d'universitaires et, parmi eux, d'historiens. En ce qui concerne la teneur des exposés, on a pu percevoir un plus grand intérêt pour les questions méthodologiques et pour les thèmes liés à la culture populaire.

L'ensemble des travaux présentés à la Troisième Rencontre Internationale révèle une fois de plus la présence prédominante d'historiens liés à l'Université. Il est cependant important de souligner l'entrée en scène de chercheurs liés à des organismes de l'administration publique et à des syndicats, outre les archivistes. On remarque aussi la participation croissante d'étudiants de troisième cycle, ce qui représente un changement par rapport à la rencontre de Rio de Janeiro qui avait été dominée par les titulaires de doctorat. Une autre différence par rapport ce qui avait pu être observé à la rencontre de 1994 est l'augmentation considérable des études consacrées aux classes populaires.

Dans ce domaine, deux thèmes importants ont fait l'objet des préoccupations de nombre d'historiens oraux brésiliens : les enfants des rues et le Mouvement des Travailleurs sans Terre. Au Brésil, la structure de la propriété rurale se caractérise par la concentration de grandes extensions de terre entre les mains d'une minorité. Il en découle une situation d'injustice qui est source d'une forte tension sociale à la campagne. Le Mouvement des Travailleurs sans Terre se nourrit de cette tension. Quant au problème des enfants des rues, il constitue également au

Brésil un thème explosif qui mobilise d'importants secteurs de la société à la recherche de solutions définitives.

En résumé, on constate qu'au Brésil l'histoire orale est avant tout pratiquée dans les milieux universitaires. Ce qui ne signifie pas que soient inexistants d'autres types d'expériences dans ce domaine ou que les chercheurs non-universitaires qui utilisent l'histoire orale ne puissent cohabiter avec leurs collègues universitaires. Cela ne signifie pas non plus que les travaux universitaires d'histoire orale déjà réalisés ou en cours au Brésil soient déconnectés des demandes sociales et éloignés des graves problèmes auxquels la société brésilienne doit faire face actuellement.

## **2. Histoire orale et projets communautaires**

Comment expliquer la lenteur avec laquelle se fait la diffusion des projets communautaires d'histoire orale au Brésil ? Il faut en premier lieu souligner que le Brésil est un pays où la tradition associative est faible. D'innombrables auteurs se sont consacrés à l'explication de cet aspect de la société brésilienne où ils ont vu la trace de traditions culturelles ibériques et de notre passé esclavagiste, caractéristiques qu'ont aggravé la présence de régimes autoritaires. Ces traits culturels, en association avec une forte crise économique et avec les changements qui ont affecté le modèle de développement du pays, ont contribué à approfondir les inégalités sociales et ont inhibé la constitution d'associations communautaires.

Malgré ces graves problèmes, quelques projets communautaires d'histoire orale ont pu se développer au Brésil à partir des années 80. Ces projets ont embrassé les thèmes les plus divers, allant de la reconstitution de la mémoire d'un quartier à celle de la vie militante politique d'ouvriers syndicalisés de São Paulo ou à celle d'ouvriers en retraite ou encore à l'évocation des processus de travail en usine.

Inaugurés dans une conjoncture d'ouverture politique, quand le pays revenait lentement à la vie démocratique, ces projets d'histoire orale ont été implantés avec l'appui des associations de quartier qui se sont fondées à cette époque ou avec celui des municipalités. Un bon exemple est le *Projet d'Histoire Orale du Quartier de Casa Amarela* de Recife. Fruit des efforts d'une fédération d'associations de quartiers, il a, par la suite, servi de modèle à des projets similaires.



Dans de nombreux cas, les municipalités ne se sont pas contentées de donner leur appui à des projets mis en place par des associations de quartier mais ont elles-mêmes créé leurs propres projets. Ce fut notamment le cas de la mairie de São Paulo, lorsqu'elle s'est trouvée sous la gestion du Parti des Travailleurs (PT). Elle a alors mis en place plusieurs projets visant à la reconstitution de la mémoire d'un certain nombre d'usines, de la mémoire de retraités ou de celle de quelques quartiers de la ville. De semblables projets ont aussi été entrepris par des syndicats ouvriers désireux de préserver leur mémoire, comme, par exemple, le Syndicat des Cheminots de Rio de Janeiro.

Malgré les efforts déployés pour mener à bien ces projets communautaires, on ne peut oublier une question cruciale: le manque de subventions propres à garantir la continuité de ce genre de travail. La réalisation de projets d'histoire orale au Brésil est une activité onéreuse si on tient compte du niveau de vie moyen de la population. L'achat d'enregistreurs et de cassettes, la transcription de ces cassettes, leur mise en archives et leur préservation requièrent des moyens importants dont disposent rarement les associations communautaires. C'est pourquoi la survie de ces projets dépend presque toujours de l'obtention de fonds auprès d'organismes gouvernementaux. Or les changements politiques qu'engendre au Brésil toute élection ont souvent eu pour conséquence une interruption des expériences en cours.

Le manque de ressources et, par conséquent, l'instabilité, entraînent à leur tour d'autres problèmes, ce qui rend difficile l'établissement de contacts réguliers entre les groupes et les institutions et porte préjudice à la divulgation des réalisations. Certains de ces projets, mis en place par de petites municipalités de l'intérieur du Brésil, ne sont guère connus d'un public plus étendu. Même l'Association Brésilienne d'Histoire Orale a du mal à en prendre connaissance.

Il y a encore d'autres projets, mis en place par des institutions plus stables tels que les musées et les archives. Dans ce domaine, il faut souligner l'action des Musées de l'Image et du Son de São Paulo et de Rio de Janeiro, de l'Institut Marc Chagall, des Archives Historiques Judaïques du Brésil. Mais même de telles institutions souffrent constamment de changements administratifs et de la réduction des enveloppes budgétaires qui leur sont attribuées, ce qui entraîne l'interruption de projets importants.

Même si on tient compte de toutes ces difficultés, on peut dire que les années 90 ont ouvert de nouvelles possibilités de travail. Il existe des projets d'histoire orale dans plusieurs établissements secondaires et au sein de diverses associations regroupant des handicapés ou les victimes de certaines maladies.

En ce qui concerne les premiers, un bon exemple est le Centre d'Histoire Orale du Collège Saint Vincent de Paul de Rio de Janeiro. Il a pour but de contribuer au combat contre l'usage des drogues. Ce programme est affilié à l'Association Brésilienne d'Histoire Orale et même si sa création est récente, il a déjà fait preuve d'une grande vitalité et constitue une intervention sociale importante.

De la même manière, un groupe d'handicapés (le Groupe d'Appui à la Mielomeningocèle) de Rio de Janeiro a lancé un projet de récits d'expériences auprès de ses membres, de leurs familles et de leurs médecins dans le but de constituer une banque de données permettant d'échanger des informations et des expériences.

Même s'il s'agit là de projets embryonnaires, nous croyons qu'ils pourront être couronnés de succès.

### **3. L'Histoire orale comme instrument de marketing**

Une troisième tendance se fait jour au sein de l'histoire orale aujourd'hui au Brésil. Il s'agit de projets commandés par certaines entreprises désireuses de reconstituer leur trajectoire à partir de témoignages oraux. Ces projets font généralement partie de commémorations. Au cours des dernières années, ce domaine de l'histoire orale a connu une croissance intense et a soulevé de nouvelles questions.

Ce qui caractérise cette modalité de travail c'est la relation qui s'établit entre les deux parties. Le projet fait l'objet d'un *contrat* entre un client et un chercheur. Le premier paye pour un produit (un livre de témoignages, un film vidéo...) dont le but est de divulguer le rôle de l'entreprise sur le marché et le second exécute un travail pour lequel il reçoit un paiement. La situation de ce chercheur entre aussi en ligne de compte: il peut être un chercheur individuel, il peut travailler pour le compte d'une agence de publicité, de divulgation, de promotions etc. laquelle, entre autres activités, "fait" de l'histoire orale. Il peut aussi faire partie d'un centre de recherche universitaire. En général, les entreprises désireuses de commander

des projets d'histoire orale préfèrent avoir affaire aux services d'institutions ou de chercheurs universitaires ce qui confère à leurs yeux une plus grande légitimité au produit final

Comment expliquer l'intérêt qu'ont les entreprises à baser leur propagande sur ce recours au passé et à la mémoire? L'historien Pierre Nora a recours à une réflexion intéressante sur le rôle de la mémoire et des commémorations dans les sociétés contemporaines. Son idée clef est que ces sociétés se préoccupent de la perte de sens qui affecte le passé et de la propension de plus en plus grande qu'ont les gens à oublier. Ce qu'elles recherchent alors, c'est un retour au temps écoulé, l'établissement de moyens permettant une redéfinition des identités. Or un élément important de ce processus sont les commémorations, les cérémonies destinées à raviver le souvenir, à constituer un espace propice à la consolidation entre les hommes d'un lien fondé sur la mémoire.

Pour en revenir aux entreprises, nous pouvons percevoir combien, lors des périodes de redéfinition de l'identité, la commémoration d'un anniversaire gagne de l'importance et combien l'histoire orale peut constituer un instrument utile pour valoriser et divulguer une image de marque.

Quelles sont les questions que pose ce type de pratique de l'histoire orale? Quels sont ses avantages, ses risques et ses dilemmes? Répondre à ces questions n'est pas une chose simple car elles doivent être discutées avec soin et attention. Nous pourrions commencer par souligner quelques avantages. Dans les pays où les fonds destinés à la culture sont rares, où les sources de financement sont peu nombreuses, comme c'est le cas du Brésil, où on assiste en outre à une réduction du rôle de l'Etat en tant que bailleur de subventions, l'entrée en scène d'entreprises privées désireuses de financer la reconquête de la mémoire d'une activité ou d'un secteur économique peut paraître positive. Que ce soit par le biais de la vidéo, du cd-rom etc., il est également certain que c'est avant tout des ressources originaires de l'initiative privée, que l'on pourra attendre les innovations technologiques qui enrichiront la dimension technique de la pratique de l'histoire orale. En outre, la vente de projets d'histoire orale peut permettre à une institution universitaire de transférer des fonds vers la production et la préservation de fonds de témoignages utiles à d'autres recherches ou encore vers d'autres projets dont les caractéristiques sont plus proprement universitaires ou sociales mais dont le financement est peu aisé. On pourrait donner comme exemple celui d'un projet d'histoire orale commandé par une entreprise

d'assurance-maladie pour commémorer son anniversaire. Il peut permettre la constitution d'un fond concernant ce secteur qui sera utile à de futurs chercheurs désireux d'étudier ce thème d'une façon critique et analytique.

Et que penser des risques de cette pratique? Quels sont-ils? L'entreprise qui passe commande est en premier lieu désireuse de créer ou de changer une image déjà existante. En d'autres mots, pour une institution universitaire, elle a un projet bien défini. Si elle prend l'initiative de reconstituer sa mémoire c'est bien souvent parce que, face à une conjoncture de changements importants dans la politique interne ou dans la politique économique du pays, son image fait l'objet de critiques. L'autonomie des chercheurs qui exécutent le projet en est d'autant réduite, les résultats finaux de la recherche sont placés sous le contrôle de l'entreprise qui est à l'origine du contrat. Très souvent, le chercheur se voit compromis dans la production d'une image positive de l'entreprise, ce qui contrarie les intérêts généraux de la société et pose, à mon avis, un important problème éthique.

Quelle est le sens de l'engagement du chercheur en histoire orale? Doit-il satisfaire le client qui paye ses services ou doit-il se maintenir fidèle à un principe éthique: celui de travailler pour la démocratisation de la société? Ce dilemme est celui de tous ceux qui utilisent l'histoire orale pour vendre des projets, mais il peut être traité de diverses façons. Il est évident que personne n'est obligé de réaliser ce genre de projet. Il est également vrai qu'une fois celui-ci accepté, les institutions culturelles ou éducationnelles de tradition universitaire ont suffisamment de force pour définir des règles ou des procédures au moment de l'élaboration du contrat, de façon à limiter les interférences du commanditaire. Mais les entreprises ou les institutions privées dépourvues de tradition dans les milieux culturels et de toute autre source de financement sont beaucoup plus vulnérables aux pressions. Comme par ailleurs leurs activités ne sont pas intégrées à des projets de recherche, elles n'ont pas la possibilité de produire des analyses critiques postérieures sur le matériel recueilli car, une fois leur tâche terminée, elles se voient de nouveau engagées dans des projets de même nature.

Pour toutes ces raisons, je pense que la pratique de l'histoire orale comme instrument de *marketing* est pour le moins polémique et que si on ne peut l'ignorer il ne faut pas la considérer sans de sérieuses réserves.

### **III - CONCLUSIONS.**

Tout ce qui vient d'être dit montre la grande diversité de l'histoire orale au Brésil: diversité de ceux qui la pratiquent, diversité des conceptions qui lui servent de base; tout ceci engendre évidemment des divergences et des débats. De toutes manières, la vitalité de ce domaine est indiscutable comme est indiscutable l'importance de l'Association Brésilienne d'Histoire Orale. Elle stimule le débat interdisciplinaire entre historiens, anthropologues, sociologues, *leaders* communautaires, éducateurs et psychologues, elle organise des séminaires et des cours, elle édite des publications, elle divulgue enfin toute une vaste bibliographie étrangère et brésilienne.

Il conviendrait ici de demander ce qui peut justifier de présenter à un public aussi diversifié le récit de l'expérience particulière d'un pays qui n'a pas, de surcroît, une histoire tellement longue ni tellement importante dans le domaine de l'histoire orale. J'ai observé l'intérêt porté au récit du développement de l'histoire orale dans différents pays et régions. Dans cette perspective, les numéros 13 et 14 de la revue *historia e Fuente Oral* ont publié parmi d'autres des travaux de Mercedes Vilanova, Philippe Joutard, Dora Schwartzstein et David K. Dunaway. Par ailleurs, au 18th International Congress of Historical Sciences, réalisé au Canada, Philippe Joutard a présenté un bilan de l'évolution de l'histoire orale au cours des 25 dernières années. Les préoccupations d'autres auteurs comme Alistair Thomson, Michael Frisch et Paula Hamilton sont tout à fait semblables. Quel est l'intérêt de tant de bilans?

A mon avis, ils permettent de connaître l'expérience de différents pays et garantissent l'espace de la diversité. De même que l'histoire orale reconnaît que les trajectoires des individus ou des groupes méritent d'être entendues, les spécificités de chaque société doivent être connues et respectées.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bon Meihy, José Carlos Sebe (org.). *(Re)introduzindo a história oral no Brasil*. São Paulo, Xamã/USP, 1996.
- Chartier, Roger. "Le Regard de l'historien moderniste", in *Écrire l'histoire du temps présent*. Paris, CNRS Éditions, 1992.
- Ferreira, Marieta de Moraes (org.). *Entre-vistas: abordagens e usos da história oral*. Rio de Janeiro, Ed. da Fundação Getulio Vargas, 1994.

----- (org.). *História oral e interdisciplinaridade*. Rio de Janeiro, Diadorim, 1995.

*Historia y Fuente Oral*, nº 13: *Al margen*. Barcelone, 1995.

*Historia y Fuente Oral*, nº 14: *Por una historia sin adjetivos*. Barcelone, 1995.

Joutard, Philippe. "L'Histoire orale: bilan d'un quart de siècle de réflexion méthodologique et de travaux", *18th International Congress of Historical Sciences*. Montréal, 1995, p. 205-228.

Nora, Pierre (org.). *Les Lieux de mémoire*. 7 vol. Paris, Gallimard, 1984-1993.

Thomson, Alistair; Frisch, Michael; Hamilton, Paula. "The Memory and History Debates: Some International Perspectives", *Journal of Oral History Society*, vol. 22, nº 2, 1995, p. 33-43.